

XYZ. La revue de la nouvelle

Qui me voit nue

Natalie Jean



Numéro 124, hiver 2015

Séductions : entre flirt, désir, charme, fantasme, chavirement et mystère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79370ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, N. (2015). Qui me voit nue. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (124), 7–20.

Qui me voit nue

Natalie Jean

... il saute d'une façon particulière, semblant s'arrêter un instant, suspendu en l'air, au point culminant de son bond.

FRANÇOISE REISS,
Nijinsky, ou la grâce

HIER, pour une raison obscure, Patricia s'est arrêtée net au milieu de la poursuite, Margot lui a foncé dedans et elle est mal tombée : foulure à la cheville. Tout le monde était triste. Margot pleurait, Madame était furieuse, sa voix était d'une douceur terrible : « Que s'est-il passé au juste, Patricia ? »

Mon téléphone me réveille, un homme à la voix éteinte... Papa ? Sous le choc de ne pas l'avoir reconnu, je me redresse brusquement. Il dit : « Maëlle, le garde-robe », et il le répète : « Maëlle, le garde-robe. » Il répète tout deux fois, maintenant. « Samedi, papa.

— Samedi, c'est bon. Samedi, c'est bon, ça. »

Je fais mes étirements sur le grand tapis du salon. Au début, on voulait des meubles, mais Julie avait un coffre rempli de tissus, j'ai cousu une tonne de coussins et on aime ça comme ça. OK, maintenant, j'ai faim.

Emmitouflée comme une Mongole des plaines de l'Ouzbékistan, je salue Julie avant de sortir. Le téléphone greffé à l'oreille, elle dit à quelqu'un : « Tu vas voir, c'est l'appartement devant le grand sapin. » J'ouvre la porte et le grand arbre est là. Ce n'est pas un sapin, c'est une épinette. Ma coloc ne connaît pas ses arbres, c'est une fleur d'asphalte, elle est née en ville et on ne l'a jamais emmenée en forêt ; elle ne s'est jamais baignée dans un lac sauvage, elle n'a jamais dormi à la belle étoile de sa vie. L'escalier donne sur le trottoir salé, incrusté de petites pierres, bordé de neige couleur chocolat au lait gris. Il fait très froid, mais le métro n'est pas loin.

Dans le wagon, il faut prendre son air de transport en commun : tristounet, vaguement boudeur, l'œil absent. Officiellement, tout le monde ne regarde personne, mais assis dans sa poussette, un enfant à la peau de miel attache ses grands yeux noirs aux miens durant tout le trajet. *Station, Beaudry*, dit la voix de guimauve. Salut, belle petite Majesté ; je me retiens de toutes mes forces pour ne pas l'embrasser.

Le flot humain se déverse sur le quai, chacun suit son tracé comme l'eau d'un delta. Moi, je file, me faufile, sors dans le froid, grimpe la côte, ouvre la lourde porte bleue, me catapulte dans l'escalier, le vestiaire, me déshabille en contrôlant mon souffle et entre d'un pas allongé dans le grand studio... Les yeux de Madame... Les voilà. Elle incline la tête de façon à peine perceptible et m'envoie une bouffée de tendresse d'un clinement de paupières.

On s'assouplit, toutes nos articulations y passent. Après, on danse. La voix modulée de Madame, son accent chantant de Roumanie : *Large, le torse ! Légers, les bras ! Prenez appui sur l'air !* Je pense à Nijinsky, je me suspends au ciel ; mon squelette, mes muscles, mes membres, tout m'obéit. Je bondis, soutenue par la musique comme par quelqu'un qui m'aimerait.

La classe est terminée. Je rentre à pied par mon circuit personnel qui croise les parcs où la neige citadine est blanche. Marcher donne un rythme aux pensées, je revisite la chorégraphie, chaque mouvement, chaque pas : je la respire.

J'arrête à la fruiterie où mon ami me garde les fruits mûrs. La première fois que je suis entrée ici, Firoz faisait le ménage des mangues, il a croisé mon regard, a mis trois mangues dans un sac de papier et me l'a tendu avec un sourire poli. La première fois, on n'a pas parlé, maintenant, on dit *Ça va ? Et toi ?* Il me repère aussitôt que j'entre. Firoz est petit, carré, ses cheveux sont noirs et drus, parsemés de gris. Il a quarante ans, mais il fait plus vieux parce que son visage est coupé en deux. La balafre est oblique, elle fend le front, frôle le sourcil et va lui trancher la joue gauche. On pense à une épée de samouraï, mais il est Iranien. *Inch Allah*, l'œil est sauf.

Il pose la dernière laitue d'une pyramide et me rejoint en ramassant au passage un sac boursouflé. « Ça va ? » « Oui, et toi : ça va ? » et on se sourit, entre sourieux.

J'achète un avocat avec du petit change.

Quand je rentre, Julie est partie travailler. Je mange, trempe dans le bain, me mets au lit avec un roman ou le dictionnaire. J'aime trouver des mots que personne ne dit jamais, je les prononce d'une voix ravie, comme un impresario qui découvre un obscur talent : *Callipyge, cépée, distinguo...* On jouait souvent à ça. *Ce qui nous façonne, c'est ce qu'on fait chaque jour.*

La voix de maman, douce et ronde.

Aujourd'hui les musiciens sont là. C'est un trio : piano, percussions, violoncelle. Les autres jours, on met l'enregistrement, mais la musique vivante, ça vous traverse le corps.

C'est la plus belle chorégraphie que j'aie jamais dansée.

Je rentre tranquillement. La journée est glaciale et le ciel, sans nuages.

Au coin de Saint-Hubert, Thomas me fait de grands signes, traverse la rue en kamikaze et marche vers moi en souriant très fort. Thomas est photographe, il a son studio en bas du nôtre. Il m'embrasse sur les deux joues : « Hé, Maëlle, toujours aussi belle. » Il dit toujours ça.

Nous marchons et il parle : le show de chosebine au Igloofest : *trop hot, trop cool*, le ipop de machintruc aux Foufounes : *too much, trop nice...* D'un seul coup, il s'arrête, tape sur son torse et plisse les yeux avec un sourire gêné — ce qui veut dire : *désolé, mon cell sonne* —, et il enlève son gant pour répondre.

Ses mains sont pas mal. Les mains, c'est mon deuxième critère après les yeux.

J'ai hâte que quelqu'un me touche.

Nous traversons le blanc parfait du grand parc, l'hiver graphique des branches tracées à l'encre de Chine sur fond de bleu absolu pendant que Thomas, les yeux accrochés à ses bottes, enchaîne les mots les uns aux autres : « ... on a tripé 9

comme des malades, *yes man*, des billets ? *no problem...* » Je me sauve au coin de Rachel. Toujours au téléphone, il lance de loin : « Maëlle, tu m'appelles, OK ? Quand tu veux ! » J'ai hâte que quelqu'un me touche, mais je ne pense pas que les mains de Thomas aient un jour accès à ma peau. C'est fini la petite Maëlle qui frétille comme une truite dans le filet du premier gars qui la trouve à son goût...

S'il s'arrêtait, s'il demandait *Alors, Maëlle, comment tu vas ?* Mais non.

Ma mère est morte et il le sait même pas.

J'ai cessé de parler de moi et ça m'ouvre des lumières, je laisse les autres parler, se dévoiler, s'emberlificoter dans leur personnage. Avant, je me laissais choisir, maintenant, c'est moi qui pige. Aussitôt qu'un homme m'a vue nue, il m'aime, il me veut et il commence à me dire quoi faire. Je dois faire bien attention à qui me voit nue.

Aujourd'hui, j'ai dansé comme si c'était la dernière fois que je dansais de ma vie. Vivante, je suis vivante. Mourir sans regret, c'est l'enjeu de ma course. Dans le noyau des voltes, je tournais sur moi-même, les bras en coupole et je me suis sentie devenir *soufie*. Ensuite, dans la diagonale, je sautais si haut, la gravité me regardait sans y croire.

Samedi. C'est aujourd'hui que je vais voir mon père.

Hier, il a plu à boire debout et ce matin, il fait trente sous zéro. Les rues sont des patinoires. Je marche le foulard au bord des yeux pour empêcher l'air barbelé de s'attaquer à mes poumons. À deux pas de la gare, je vois Ingrid, tête nue, qui avance à petits pas prudents sur de fines bottes. « Salut, Ingrid.

— Maëlle ! » Elle s'agrippe à mon bras pour ne pas tomber.

Ingrid était dans la troupe, l'an dernier, elle l'a quittée pour une école de secrétariat et visiblement depuis, elle a adhéré au mascara extrême. Ce mois-ci, elle a passé une entrevue pour un poste de réceptionniste dans un bureau d'avocats de la rue McGill et ils vont l'embaucher, c'est quasiment sûr !

10 Ses paupières papillotent et ses cils font du vent, elle est aussi

euphorique que si elle avait réussi les auditions du Bolchoï. Elle m'apprend que son copain l'a quittée, comme je sais, mais que c'est supercool avec son nouveau coloc, et elle me raconte une soirée en détail. Bon, elle doit y aller, elle me fait la bise. « C'était l'fun de te parler, Maëlle. *Ciao !* » Je n'ai pas dit un mot.

J'en ai pour trois heures dans le bus... mais j'ai un bon roman.

Je ne lis pas, je ne peux pas : l'homme assis derrière moi parle avec toutes les femmes de sa liste de contacts, et toutes, elles s'appellent Mabelle.

Je pense au trio de musiciens... Non, pour vrai, je pense au violoncelliste : Hadrien.

Patricia qui donne son avis sur tout et tout le monde a déclaré que le grand barbu était très ordinaire. Je n'ai rien dit. Je n'ai même pas haussé un sourcil. Il est superbe. Il est venu vers moi le premier, dans le brouhaha de la fin d'une répétition.

Je me retourne et le violoncelliste est là qui me parle de ma diagonale de sauts. Il a des yeux qui pétillent — des yeux de tourmaline : noisette, avec des pépites d'or en dispersément —, une barbe noire, juste assez longue pour être douce, un sourire craquant avec une canine qui fait la vedette par-dessus les autres, et des mains... Ses mains sont affolantes. Sa voix est basse, elle vibre, j'entends les mots *sauvage* et *élégant*, il ajoute autre chose, mais je suis distraite par ses mains. J'ai un peu oublié comment on fait pour parler, alors je ris. Je réussis à pointer mon plexus solaire et à dire : « Ton jeu me touche ici. »

Maintenant, je sais que ses yeux me suivent quand je danse. Je ne le regarde pas me regarder : sans le voir, je le sens. *Surtout* sans le voir.

Aimer quelqu'un qui nous aime : le rêve... *Viens, Maëlle, viens, on va se prendre dans nos bras...* Il passerait ses mains sur moi, partout, avec la même douceur et je me sentirais unifiée. Ma peau attentive, ma fontaine enfouie qui sourit, mon corps qui m'échappe enfin et je tombe dans le vertige 11

velouté, l'abandon, le chavirement ; là où plus rien ne porte de nom.

J'imagine, j'imagine... Je suis bonne là-dedans.

J'ai laissé mon dernier *chum* une semaine avant la mort de maman, quand il m'a dit que je passais trop de temps auprès d'elle. Il me trouvait *lourde*. Celui d'avant était presque aveugle. Je l'avais rencontré chez un des gars de la troupe. Sa maladie était dégénérative, il avait vu toute son enfance et tous ses amis étaient voyants. Il étudiait en journalisme et pouvait travailler en se collant le nez sur les lettres surdimensionnées de son ordinateur hyperlumineux. Il faisait du jogging avec ses potes, écoutait des adagios célestes, cuisinait au son... J'étais sous le charme. Il lisait des romans en braille, effleurait de ses mains superbes les microboursofflures du papier en souriant d'aise, et après, c'était à moi de me faire lire dans le détail. J'entourais ma peau de soins nouveaux : sous la douche, je me sablais avec une pâte de sel fin et d'huile d'amandes douces ; je cachais des essences d'arbres et de fleurs dans les replis de mon corps pour qu'il les trouve ; il les trouvait et les reconnaissait. Une fondation lui donnait des billets de cinéma. Cet automne-là, on a vu tous les films, on s'assoyait dans la première rangée, au plus près de l'image, et le film se déversait sur nous comme un rouleau compresseur. Il était tout le temps de bonne humeur, il ne s'en faisait pas avec les choses, l'argent, la vie... Un soir, il m'a dit en souriant que je devrais me trouver quelqu'un d'autre : quelqu'un qui pourrait me voir danser.

Je ne veux plus l'amour frileux qui a peur de son ombre ou l'amour étourdi qui ne se comprend pas lui-même... Mon réservoir est plein, je veux des écluses qui s'ouvrent, un fleuve, le débordement des soifs... Je rêve... Mais il *faut* rêver, maman le disait tout le temps...

J'ai dormi.

J'ouvre les yeux et le village est là, enchâssé dans ses collines, pareil à lui-même : quelques rues de maisons disparates, la rivière qui coule, l'école fermée, l'orme immense à côté de l'église en ruine où on accoste pour me déposer.

Une courtepoinle flotte sur la corde à linge de madame Leclerc. Une traîne sauvage a été abandonnée dans le banc de neige, à côté d'une pelle... Ici, pas besoin d'enchaîner son vélo ou ses plantes en pot ; en ville, on vous prend tout ce qui dépasse.

Mais on ne danse pas dans les villages.

Mon père m'ouvre en pantoufles et en camisole, et reste figé sur le seuil, la chaleur se rue dehors, s'échappe dans le froid, pressée de devenir un nuage. Je le serre très fort dans mes bras. Pour la millièrne fois, il dit : « Maëlle, le garde-robe... » Son visage est tout chiffonné, on dirait qu'il va pleurer, mais je n'ai jamais vu mon père pleurer. Quelque part, dans son grand livre, il est écrit en lettres enflammées *Tu ne pleureras point*.

Il laisse les larmes lui remplir la tête et lui noyer le cœur.

À en juger par l'état des lieux, il dort et mange dans le salon, à même des boîtes aux listes d'ingrédients inquiétants qui transitent directement du congélateur au micro-ondes avant d'être empilées un peu partout. Mon père, cet ex-géant, passe ses journées assis devant la télé, à se tasser un peu plus chaque jour, comme du foin dans une tasserie. Je ne sais pas ce que je vais faire de lui.

Je sors de grands sacs-poubelle d'un tiroir, lui en tend un, lui dis un peu rudement d'appeler madame Tremblay pour l'aider à faire le ménage, et de commencer à ramasser tout de suite pour que ce soit un peu moins soue à cochons quand elle arrivera. Ça le réveille, il me regarde avec un éclat de lucidité nouveau et se dirige vers le téléphone.

J'entre dans la chambre et referme derrière moi.

Ici, rien n'a bougé depuis l'enterrement, tout est propre et bien rangé. J'ouvre les rideaux, m'assois sur le lit. C'est la plus belle pièce de la maison avec la grande fenêtre qui donne sur les érables de la cour. Dans les portes miroir du garde-robe, mon reflet me regarde tristement. Dehors, il commence à neiger... En juillet, le jardin était superbe.

Ma mère veut mourir en regardant son jardin en fleurs, mais ce n'est plus possible, sa mort fait trop mal. Elle doit 13

partir mourir ailleurs. Je l'aide à mettre sa jupe de soie brute et son tailleur ajusté; elle flotte dedans. Elle veut être belle pour s'en aller mourir dans une maison qui sent le pot-pourri et où tout le monde chuchote.

Je me lève et marche vers le garde-robe. Le miroir glisse en douceur, les vêtements apparaissent et le parfum de ma mère m'enrobe. Une vague océanique me soulève et me jette sur le lit, des griffes pointues m'enserrent et se mettent à me secouer, comme enragées. Un air plein d'épines entre et sort de moi en accéléré, tout s'arrache, je crache des ultrasons, je coule de l'eau salée et de la morve en bulles.

Maman chérie. Ma belle maman chérie d'amour. Plus jamais tes bras autour de moi, c'est intolérable, inconcevable! Je t'aime, maman, je t'aime! Je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime! La douleur vivace entortille ses racines autour de mes côtes. Roulée en boule compacte sur le lit, j'attends que le torrent épuise la falaise.

Dans la salle de bains, je m'asperge le visage d'eau froide.

Mon père, un verre à la main, est debout devant le laveur-vaisselle qui ronronne. Il pointe le tas de sacs empilés près de la porte et dit avec les yeux du bon élève: « Je vais sortir tout ça dehors, madame Tremblay s'en vient. » Il regarde son verre: « T'sais, c'est rare que je bois... En veux-tu un, gin tonic? » Pourquoi pas: un bon gin tonic.

Il le prépare à grand bruit, démoule les glaçons en fracassant le moule sur le comptoir, sort un verre de l'armoire, claqué le panneau, claqué le verre sur la table, dose les liquides et me tend le verre avec l'air de s'excuser d'être en vie.

Dans la chambre, je remplis les sacs à donner: pantalons, chandails, chaussures. De l'autre côté du mur, j'entends la radio et l'aspirateur, madame Tremblay est arrivée. Maintenant, ses robes; elle les faisait elle-même: tissus nobles, coupes intemporelles se moquant des tendances et des modes. J'en essaye une, elle me va parfaitement, elle avait des doigts de fée, ma petite maman, nous étions faites sur le même moule. Elle a cousu jusqu'à la fin, pour le premier enfant de

Enrobée d'une couverture dans le fauteuil inclinable, ma mère ne peut plus lire, ma mère ne peut plus coudre, ma mère ne peut plus rien faire. Chaque respiration déforme son torse, ma mère respire par les clavicules. Elle réussit à sourire et me demande doucement, imperceptiblement : « Ma pouliche, tu pourras terminer... pour Kolia, tu sais : la flanelle bleue...

— Oui, maman. Attends, je reviens. »

Je couds pour le futur humain, la vue brouillée par mes yeux qui dégouttent. Quand je coupe le dernier fil avec mes dents, le petit pyjama est mouillé.

Je ne peux pas donner ses robes, pas tout de suite. Je sors demander à mon père où sont les valises. Madame Tremblay est partie. Il est dans le salon impeccable, assis devant la télévision qui fonctionne sans le son et il pleure. Il pleure sans retenue.

Je m'assois à ses pieds et il se met à parler d'une voix que je ne lui connais pas. Il raconte : maman, ce coiffeur pourri qui lui avait gâché la tête : « Elle était triste, mais elle essayait d'être brave... C'était tellement court, il ne lui avait quasiment rien laissé ! Elle attendait que je la rassure, que je lui dise quelque chose de gentil... J'aurais pu lui parler de ses yeux qui paraissaient plus grands, ou de son beau sourire... Mais non, j'ai dit : *C'est affreux*. » Et il se remet à pleurer comme un enfant. J'ai beaucoup espéré que mon père extériorise sa peine, mais là, je ne suis plus sûre de mon coup. Il continue : « Au nom de la vérité, la maudite vérité sale, j'ai dit *C'est affreux*, à ma femme, ma si belle femme ! » Ses larmes coulent dans ses rides comme la pluie dans un champ labouré. Il hoquette : « Toute ma vie, j'ai pas arrêté de donner des coups de pied dans le bonheur ! » C'est insoutenable, je mets doucement la main sur son bras : « Papou... » Il renifle, l'air surpris, tire un mouchoir d'une boîte, essuie tout son visage avec et relève la tête. J'attrape ses yeux au vol et il les pose enfin au fond des miens.

« Papa, te souviens-tu de la robe rouge ? Tu rentrais d'Europe et tu lui avais offert cette robe de soie infroissable 15

qui tenait dans une petite pochette. Maman n'en croyait pas ses yeux, une robe si légère, elle riait, la robe lui allait comme un gant ! Elle t'a embrassé et nous avons dansé dans le salon... » Il cherche cette image enfouie très loin dans un recoin de son esprit. Je lui donne d'autres indices : « Maman disait combien cette couleur la rendait joyeuse, elle n'avait jamais osé porter un rouge aussi franc, mais que grâce à toi... » Il réussit à produire une espèce de sourire horizontal, aussi triste que ses larmes. « Une petite pochette, tu dis ? Tu n'inventes pas, là ? Tu n'inventes pas ?

— Non, papa. »

C'est tellement vague, j'ai vu ça dans un film ; j'ai improvisé... N'importe quoi pour que ses larmes cessent. Je me sens un peu machiavélique, mais tout le monde a ses limites.

Aujourd'hui, j'ai pensé aux danseurs massaï... leur rebondissement incroyable. C'était dur, on a fait l'enchaînement complet, cinq fois de suite.

On est tous là, encore chauds, emmitouflés de lainages : quatre gars décontractés et huit filles sous tension électrique, en position similidétendue sur le plancher de bois inondé de soleil. Dans quelques secondes, Madame va nommer celle qu'elle a choisie pour danser le solo de l'épilogue, le plus beau solo du monde. Elle parle des forces et des faiblesses de chacune, mais surtout des forces, pour atténuer le choc. Elle insiste sur l'exigence de l'impulsion dans la ligne finale. J'allonge les jambes, mes mains glissent sur mes collants, j'attrape la plante de mes pieds, pose le front sur mes genoux et expulse doucement tout l'air que je contiens. Le ventre collé dans le dos, je l'entends, mon nom : *Maëlle*.

Je relève la tête, je respire. On me félicite, tout le monde veut me toucher.

Je rentre à la maison, survoltée, un sourire imprimé dans les joues. Suspendus aux crochets de mes épaules, mes bras libres et sans poids se lancent d'eux-mêmes dans les airs, comme quand j'avais huit ans. Je ne vois plus l'hiver sali de

Écarter le rideau de sa chambre et découvrir le paysage entièrement blanc, balayé par les grands vents. La tempête est colossale, ils le disent à la radio : la tempête ferme le village, la tempête ferme l'école ! Joie totale. Elle nous enferme, mais elle allonge le temps, on fait du chocolat chaud, on sort le scrabble. Le lendemain, le ciel est bleu. Avec maman, nous pelletons un chemin opalescent, nous avons chaud. Notre sentier rejoint celui des voisins : nos amis. Les mères parlent, Albertine et moi, on se donne un bec inuit, sur le nez, on rit, et quand je ferme les yeux très fort, je sens la glace de mes cils fondre.

Il a beaucoup neigé depuis deux jours, mais ce matin, il fait soleil et il vente. Quand je suis sortie de l'appartement, l'épINETTE s'est ébrouée et la neige a dégringolé en froufrou-tant comme des pigeons qui s'envolent... J'ai hâte, les musiciens seront là, aujourd'hui !

Après le staccato de mouvements à l'unisson, on se rejoint tous au centre, aimantés en boule compacte, sauf nos bras qui s'en échappent comme les racines d'une motte de terre. La musique devient chaotique, la motte explose, et on roule dans toutes les directions comme des particules en fusion ; sauf moi : je reste au centre et le solo merveilleux commence. La vie est ronde et je la danse.

Debout dans un rayon de soleil oblique, Hadrien remballé son instrument. Je prends mon courage par la main et oriente mes pas vers lui, mais la voix de Madame me fait pivoter. Elle veut ajouter un grand jeté, nous devons parler.

Je referme la porte bleue, entame la montée de la rue, quand on m'appelle.

C'est lui. Devant le resto, il a serré la main du percussionniste, il marche vers moi jusqu'à ce que les petits nuages blancs de nos respirations se touchent.

« Salut, Maëlle, comment tu vas ? » Sa voix, sculptée dans le bois franc, ses yeux pétillants, sa jolie dent croche... « Je vous accompagne, mademoiselle ? » On marche dix pas sans rien dire, puis il tourne la tête en souriant. « Tu sais, les danseurs, 17

je les aime : vous faites partie des artistes qui prouvent qu'on parle trop... C'est un réel plaisir de jouer pour vous... Tu dances tellement bien ! Ça doit faire longtemps ?

— Oui. »

Mon cœur s'est mis à cogner très fort, j'ai peur que ça s'entende. Il me regarde, il écoute tranquillement mon silence et je perds le goût de me taire. « En première année, la prof m'a demandé ce que je voulais devenir quand je serais grande et, sans hésiter, j'ai dit *ballerine*.

— Moi, j'ai dit *chirurgien*... » Il rit, s'arrête. « C'est mon auto, je te dépose ? »

Son violoncelle l'attend, assis à l'arrière avec la ceinture de sécurité.

« Merci... C'est gentil, mais j'aime marcher après... respirer, tu vois... euh... » Et voilà, c'est reparti pour le sabotage. Il déverrouille l'auto, le petit couinement fend l'ambiance et il garde la tête penchée vers ses clés. On connaît la suite : il va m'embrasser sur les joues et dire *bye*.

Mais il relève la tête, regarde le joli nuage rond frappé du soleil qui se couche et qui ressemble à une orange. « Maëlle, je sais que tu dois te coucher tôt, mais ça te tenterait pas de manger avec moi demain ? Je connais un petit bistro supersympa, on a juste à souper de bonne heure...

— D'accord. » Souper de bonheur, ça me tente.

Il se penche et m'embrasse juste au coin des lèvres. « À demain, alors. Bonne marche ! » Je fais trois pas, me retourne, il fait bouger ses doigts et me redonne son sourire avec la dent magique.

Il sent bon, il sent le vent.

Devant la fruiterie, le vieil homme couleur de brique qui a perdu son dentier crache des marmonis de mots vers le sol, à la recherche de mégots. Firoz m'a gardé des mangues perroquets que j'adore. *Ça va ?* « Oui, ça va *bien*. » Il ouvre grand les yeux, il voit que c'est vrai, il est content. Quand je sors, le vieux bronzé est assis plus loin, un gobelet dans les mains. Je me prépare et quand je le croise, je passe à un doigt de mettre

Dans l'eau fumante de mon bain, je détricote ma cote de mailles. Hadrien... Ses mains de musicien — ses mains de chirurgien ! Mon ventre vibronne de papillons, c'est comme s'il m'avait ensorcelée. Je n'ai plus envie de mon armure.

Il m'attend à la table du fond. Il ne lit pas, n'écoute pas de musique, il fait juste me sourire. Je n'ai peur de rien, je dis : « Tu pratiques la pleine conscience, toi aussi ? »

On parle, je réalise que ça fait longtemps que je n'ai pas parlé. On est d'accord sur la définition du mot *talent* : aimer quelque chose, le faire chaque jour, s'améliorer, le faire encore et encore, sans perdre de vue la sensation de la première fois. Il me raconte l'Inde : « Pendant la saison des visites, les gens décorent le seuil de leur porte de motifs très fins faits avec de la poudre de riz et du sable colorés, c'est un tapis de bienvenue. Les invités arrivent, sans bagages et sans cadeaux, ils offrent simplement leur *présence*.

— Le temps de découvrir l'autre...

— Oui, exactement. »

Cette façon qu'il a de me regarder, j'ai l'impression d'être un chef-d'œuvre. Je me sens prête, je plonge : « Ma mère est morte cet automne. » Ses pupilles restent soudées aux miennes et je peux y lire la compréhension absolue de ma peine. Ah non, je ne voulais pas pleurer !... Mais c'est déjà enclenché : mon ventre se contracte, mes côtes se serrent et mes yeux débordent. Il se penche, m'embrasse la joue, passe la langue sur ses lèvres. « Mmm, c'est salé ! » Mes poumons reprennent leur expansion, c'est fini, je respire. J'ai faim.

Il est venu me reconduire ; pas trop tard, comme il l'avait dit. Quand on s'est embrassés devant la grande épinette, j'ai senti mes jambes devenir molles et quelque chose de joyeux ruisseler à l'intérieur de moi : mon gouffre avide, tapissé de méduses en liesse.

Dimanche soir. Je lis dans la mer de coussins du salon. Julie entre en panique : « Maëlle, ton téléphone sonne ! » C'est une espèce d'événement.

Hadrien, sa voix, passionnée, exubérante : « Écoute, c'est parfaitement incroyable, j'ai des billets pour la Maison symphonique, mon ancien prof du conservatoire : un génie ! J'aimerais tellement être avec toi pour l'entendre ! » On dirait qu'il a dix ans. Il m'invite dans sa vie, dans sa joie. Il dit *À tantôt*, et ça fait une éternité que quelqu'un m'a dit ça.

À mon tour d'être excitée, volubile. Julie m'écoute en croquant une pomme, appuyée sur le chambranle. « ... et après, on est invités à une soirée avec le soliste ! » Elle réplique, la bouche pleine : « Et tu penses porter quoi ? » Je la regarde, frappée d'effroi. C'est vrai, je n'ai rien, absolument rien à me mettre, que des tricots lâches, des lainages en lambeaux, des fripes découpées aux ciseaux. Julie, c'est pareil, et elle me dépasse de deux têtes. On cherche comme des folles, au cas où une jolie tenue aurait décidé de germer au fond d'un tiroir.

On sonne à la porte. Déjà ? Mon cœur fait une embardée et tombe dans mon ventre.

J'enjambe une montagne de guenilles pour aller répondre, mais Julie m'a devancée, elle est dans l'entrée avec un grand monsieur...

Papa ? Il porte son beau paletot de laine marine, son foulard de cachemire, et il sourit.

« Maëlle, ma chérie ! » Il me prend dans ses bras, me soulève de terre.

Mon père, ce géant.

Il me repose au sol et dit : « Regarde, j'ai retrouvé la pochette. » J'ai les yeux brouillés de larmes, je ne comprends ni ce qu'il dit ni ce que je vois : c'est rouge, il tire ça de sa manche comme un foulard de magicien... De la soie, rouge : la robe italienne de Maman, légère comme un nuage.